

De la parole à l'écriture : un saut dans l'impersonnel ? (Maurice Blanchot, Paul Celan, Emile Benveniste).

François Dutrait, Toulouse, juin 2010.

Mon point de départ est un texte étrange de Paul Celan, *Entretien dans la montagne*¹, texte écrit à la suite d'un rendez-vous manqué entre l'auteur et Adorno. Cette rencontre, arrangée par un ami commun, devait avoir lieu à Sils-Maria pour que les deux hommes s'expliquent sur la fameuse sentence de Adorno selon laquelle « Après Auschwitz, on ne peut écrire de poèmes »²

Dans une postface au texte de Paul Celan, Stéphane Mosès soutient que cet « écrit en prose » se comprend comme « un trajet à travers la forêt des mots, trajet au cours duquel un langage anonyme se transforme peu à peu en parole de sujet, un Il en Je et Tu, un récit en discours ». (25). Pour établir son argumentation, SM reprend les études de Benveniste concernant « L'homme dans la langue », et, plus particulièrement les considérations sur « La nature des pronoms » et « Les relations de temps dans le verbe français³ ». Dans le premier article, EB montre que seuls le Je et le Tu sont des pronoms effectivement personnels :

« Très généralement, la personne n'est propre qu'aux positions « je » et « tu ». La troisième personne est, en vertu de sa structure même, la forme non-personnelle de la flexion verbale ». (230)

Dans le second, EB établit la différence entre discours et récit en complexifiant la question des pronoms à partir de l'étude des temps du verbe :

« Par le choix des temps du verbe, le discours se distingue nettement du récit historique. Le discours emploie librement toutes les formes personnelles du verbe, aussi bien je/tu que il. Explicite ou non, la relation de personne est présente partout. De ce fait, la '3e personne' n'a pas la même valeur que dans le récit historique. Dans celui-ci, le narrateur n'intervenant pas, la 3e personne ne s'oppose à aucune autre, elle est au vrai, une absence de personne. Mais dans le discours un locuteur oppose une non-personne il à une personne je/tu ». (242).

Mon propos n'est pas de critiquer cette lecture du texte de Celan : pourtant deux remarques s'imposent : l'une concerne le statut de ce texte : il s'agit bien d'une sorte de récit qui se situerait entre la lettre ouverte et le récit proprement dit ; l'autre concerne un passage de ce texte qui met en scène un dialogue entre deux Juifs fictifs (en référence à la rencontre entre Adorno et Celan, rencontre manquée du fait du départ précipité du second) :

« - ... Tu es, tout de même, venu jusqu'ici – pourquoi et dans quel but ?

Peut-être parce qu'il m'a fallu m'adresser à quelqu'un, à moi ou à toi, m'adresser à quelqu'un avec ma bouche et avec ma langue et pas seulement avec mon bâton. Car, à qui s'adresse-t-il le bâton ? Il s'adresse à la pierre, et la pierre, à qui s'adresse-t-elle ?

A qui donc, cousin, veux-tu qu'elle s'adresse ? Elle ne s'adresse pas, elle parle, et celui qui parle, cousin, ne s'adresse à personne, il parle parce que personne ne l'écoute, personne et Personne, et puis il dit, lui et non sa bouche et non sa langue, lui et seulement lui, dit : Entends-tu ? » (15).

Stéphane Mosès cherche à montrer que « Dans l'*Entretien dans la montagne*, c'est par le dialogue que le Moi conquiert peu à peu sa propre identité ». Or, il me semble que le passage

¹ P. CELAN, *Entretien dans la montagne*, Lagrasse, Verdier, 2001

² C'est en 1949 qu'Adorno affirme dans un article « Critique de la culture et société », repris dans le recueil *Prismen* en 1955, traduit chez Payot (*Prismes*, Paris, 1986). Il s'est expliqué lui-même à plusieurs reprises sur cette phrase de manière à limiter les malentendus qu'elle a entraînés. Voir en particulier, *Métaphysique, concepts et problèmes*, cours donnés en 1965, p. 164-166.

³ E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, I, Chap V. (Paris, Gallimard, 1966)

que je viens de citer indique que cette affirmation, qui n'est pas fausse, demande à être corrigée, précisément par le rapport à une dimension de l'Impersonnel – ici le passage de personne avec un p minuscule à Personne avec un P majuscule... et ce serait le propre de l'écriture que de révéler cette dimension de l'impersonnel.

Pour étayer cette thèse, je m'appuierai sur un texte précis de Maurice Blanchot : *Celui qui ne m'accompagnait pas*⁴. Ce texte fait partie des œuvres de fiction de l'auteur. Comme le signale Derrida dès les premières pages de *Parages*⁵, nous les appelons fictions par commodité et pour les opposer aux œuvres dites « critiques », alors que la différence mérite d'être questionnée. Remarquons – encore avec Derrida – que les éditions portent parfois la mention de récit, ailleurs de roman ; ce signe d'appartenance s'efface d'une édition à l'autre... Par commodité, je le nommerai texte ou écrit.

Cet écrit, donc, commence par ce que l'on pourrait nommer un discours narratif : emploi de la première personne et temps du verbe au passé simple et surtout du fait de l'opposition (mise en scène par l'écriture de Blanchot) entre Je et IL : « Dans le discours un locuteur oppose une non-personne **il** à une personne **je/tu** ». (242)

« Je cherchai cette fois à l'aborder ». D'emblée le **Je** s'oppose au **Il** ; le temps du verbe, la phrase courte indique un commencement dû à une décision, mais dès la suite du texte, celui qui dit je dit qu'il est « à bout de course », qu'il a « épuisé ses ressources ». Ce Je compte-t-il sur le il pour lui faire franchir une étape au-delà de ce bout (de course), de cet épuisement (de ses ressources)?

Qui est ce **IL** ? Très rapidement, il est indiqué comme une sorte de reflet impersonnel du **Je** : dès la page 10, le récit met en scène un combat entre le je personnel et le Il impersonnel - et c'est à travers l'écriture que le conflit se révèle d'abord :

« D'après lui – mais je dois ajouter que jamais il ne me l'avait affirmé avec autant de précision que je le fais -, de son aide, je m'approchais le plus quand je me décidais à écrire. Il avait pris un bizarre ascendant sur moi pour toutes ces choses, si bien que je m'étais laissé persuader qu'écrire était le meilleur moyen de rendre nos relations supportables. Je reconnais que pendant quelques temps ce moyen fut assez bon. Mais un jour je m'aperçus que ce que j'écrivais le concernait toujours davantage et, quoique de manière indirecte, semblait n'avoir d'autre but que de le refléter ? Cette découverte me frappa à l'extrême. J'y voyais ce qui pouvait me paralyser le plus, non parce que j'essaierais dorénavant d'échapper à ce reflet, mais parce que j'allais peut-être au contraire faire de plus grands efforts pour le rendre manifeste. C'est alors que je me raccrochai à moi-même ». (10)

L'injonction d'écrire vient de ce reflet impersonnel, et, dans un premier temps, le Je s'accroche à son identité personnelle, à son Moi : « J'espérais que la nécessité de dire 'Je' me permettrait de mieux maîtriser mes rapports avec ce reflet » en procurant « la sécurité d'un point de vue ». Mais bien sûr, l'obstacle est là ; la rencontre avec le IL doit se produire à la fois dans l'instant, en un instant, et en fait cet instant est inassignable. En revanche, le travail d'écriture de l'auteur va tenter d'en cerner les conditions de possibilité. Un pas décisif est franchi et le récit s'accélère lorsque le Je « avoue » qu'il souhaiterait être lié au Il « d'une manière plus réelle ». 'Il' s'adresse à 'Je' :

« Vous m'avez puissamment attiré à vous : est-ce que vous ne parlez pas, est-ce que vous ne m'entendez pas ? Notre sphère n'est-elle pas la même ? Que désirez-vous ? Sortir de cette sphère ? » Je ne pus que lui dire : « Quand vous parlez ainsi, je me sens plus proche de vous. – Proche de vous, proche de ce qui vous est proche, non de moi. – Non de vous ? Et pourtant, dis-je désespérément, je vous parle. – Vous parlez ! » cria-t-il brusquement sur un ton d'incroyable méprise qui me sembla sortir d'une bouche autre, ah, d'un passé infini. Je restai cloué sur place ». (45)

⁴ M. Blanchot, *Celui qui ne m'accompagnait pas*, (1953), repris dans la collection L'imaginaire, Paris, Gallimard, 2004

⁵J. Derrida, *Parages*, Paris, Galilée, 2003.

Je voudrais insister sur ce « cloué sur place » que l'on pourrait écrire : « 'Je' restait cloué sur place ». Il s'agit d'une sorte de crucifixion du moi ; on peut évoquer aussi le *Bateau ivre* de Rimbaud :

« Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs ».

Les haleurs, guides du « moi » doivent être « cloués sur place » pour libérer l'accès à l'impersonnel. Et de fait, dans le texte de Blanchot, l'impersonnel se manifeste : d'abord faiblement, sur le mode de l'impersonnel du quotidien :

« J'aurais pu aussi bien me croire sur une place déserte – mais il y avait une différence que je cherchais à apercevoir ; je ne m'y efforçais pas, je la voyais jusqu'à en être fasciné : c'est que si je passais ici et là, si à présent je m'acquittais impersonnellement de mes tâches – j'avais allumé l'électricité, j'avais fermé la porte du cellier, ce travail signifiait que quelque part ailleurs, j'avais été, en effet, « cloué sur place ». (47).

A la page suivante, l'auteur emploie même le « on », après avoir d'ailleurs répété « j'étais cloué sur place » : « Cela me semblait expliquer pourquoi je pouvais maintenant aller et venir dans cette pièce, faisant les choses qu'on fait habituellement... »

Et juste un peu plus bas, le 'Je' se transforme en 'il' :

« En tout cas, j'avais le sentiment que je me méprenais moins sur tous ces gestes, sur celui qui les accomplissait et qui, maintenant, montait l'escalier et, j'imagine, allait se coucher. Le voir disparaître n'était pas, à proprement parler, étrange, puisque c'était moi-même ». (48)

Dans les pages qui suivent, se produit ainsi une oscillation, une hésitation entre l'emploi du je ou du il par le narrateur pour parler de lui-même : oscillation du moi à l'impersonnel, hésitation pour le basculement du côté de l'Impersonnel. Cette oscillation entraîne d'ailleurs une disparition angoissante du IL observé par le JE : ce Il qui n'est plus le compagnon-reflet mais un dédoublement du Je. Cette confusion est vertigineuse dans son brouillage des personnes. Ainsi, le récit se poursuit :

« Le voir disparaître n'était pas, à proprement parler, étrange, puisque c'était moi-même. Mais, je ne puis le cacher, il y avait dans cette disparition je ne sais quoi d'angoissant que je ne pouvais maîtriser : il semblait si impersonnel, il paraissait oublier avec une telle roideur ce qu'il laissait derrière lui, s'interdisant de savoir que, s'il entraînait à présent dans cette chambre, une pièce qui s'ouvrait au tournant de l'escalier, pour y dormir comme tout le monde, cela arrivait en vérité parce qu'il était quelque part ailleurs cloué sur place ».

Le « il » désigne ainsi dans cette partie du texte, la part impersonnelle du moi :

« Qu'il fût, ' pour sa part ', plus inaccessible encore que moi à mon compagnon – celui qui ne se reconnaissait pas derrière ce mot -, plus étranger et comme soustrait à sa sphère, je m'en persuadais précisément en éprouvant sa réserve, ce fait que même ses gestes ne parlaient pas. Réserve qui me paraissait, en ce moment, terrible, aussi angoissante que sa disparition à laquelle elle était sûrement liée, comme s'il se fût éloigné, effacé dans l'existence impersonnelle... »

Ainsi l'entrée du Je dans le Il impersonnel révèle une réserve, dans le sens d'un retrait qui semble appeler le silence « ses gestes ne parlaient pas », la perte du sens, mais aussi la possibilité d'un « secret » qui pourrait ouvrir à d'autres possibles :

« ... Parler de lui me causait un malaise infini, une affreuse tristesse, avec le sentiment que cette réserve méritait mieux, appelait un silence qui malheureusement se refusait, bien qu'elle semblât la pente qui m'invitait, moi aussi à y glisser. C'est pourquoi, en cette nuit où je n'entendais que ma propre pensée à laquelle rien ne répondait que cette réserve qui, cependant, n'était autre que moi-même, je me promis de garder, au moins auprès de mon compagnon le secret de cette troisième personne... » (50)

Un nouveau tournant se produit lorsque le Je se tourne vers son compagnon – celui qui ne l'accompagne pas – et lui propose de décrire où il est :

« Je ne pus que me tourner vers mon compagnon, celui qui ne m'accompagnait pas, et lui dire : « Je sais ce qui va arriver, je le sais exactement. Je vais vous décrire où je suis, je crois que je puis me fier à vous ? – Oui, je le

crois, mais à condition que moi aussi, je puisse me fier à vous. – Vous voulez dire que je dois décrire les choses telles que je les vois ? – Telles que je voudrais les voir, telles que je les verrais », et il ajouta : « Oui, tout dépend de ça. » (57-58).

Cet échange de point de vue peut être lu comme la relation qui s’instaure entre l’écrivain et son lecteur⁶, comme une sorte de pacte passé entre eux. D’ailleurs, il s’agit bien d’un tournant dans le récit car de là va émerger l’usage du « Nous » comme naissance d’une communauté. Mais comme l’indique le titre d’une autre œuvre⁷ plus tardive de Michel Blanchot, cette communauté est « inavouable » : l’avouer serait la figer et la rendre inefficace en brisant l’altérité et la solitude de ses membres, communauté le temps d’une rencontre mais non communauté de fusion...

Ce « nous » émerge en fait quelques pages plus bas, mais furtivement, et pour désigner la relation insaisissable et pourtant à saisir entre le narrateur et la rencontre évanouissante avec ce qui n’est que son propre reflet, le dédoublement du je en il, dont il a le sentiment qu’elle lui est nécessaire (p.68-69). Comme si le narrateur devait aller à la rencontre de ce qu’il doit devenir : son propre lecteur anonyme, impersonnel, rencontre angoissante s’il en est.

C’est à ce moment que le compagnon qui s’était effacé, absenté revient et pose la question : « Ecrivez-vous ? Ecrivez-vous en ce moment ? » (71)

Le « nous » réapparaît p.85, toujours en relation avec ce que « voit » le narrateur – ici très nettement l’écrivain – et ce que ne peut pas voir le compagnon (lecteur) : la cause de la possibilité d’une œuvre.

C’est le compagnon qui parle : « c’est vrai vous n’êtes pas seul, mais nous sommes seuls. »

Ce « nous » m’impressionna, me parut avoir un accent nouveau... p. 88 « - Oui, nous nous entretenons. » Evidemment, cet « entretien » est à entendre dans toute sa polysémie : les deux – je et il – se maintiennent mutuellement « en vie », comme personnages de récit et s’entretiennent par le dialogue dont il est question. Cet entretien peut d’ailleurs conduire vers une tentative du narrateur de sortir le compagnon de son anonymat – résistance de la part du narrateur à accepter l’impersonnel :

« J’avais toujours eu le soupçon que lorsque je disais moi, c’était pour l’obliger à son tour à dire Je, à sortir de ce fond, de cette neutralité sordide, stérile, où, pour être de plain-pied, il m’aurait fallu devenir lui pour moi ».

Le narrateur prend conscience du fait que ses tentatives de refus du neutre et de l’anonyme l’ont conduit précisément à ce qu’il voulait éviter : une forme d’anonymat qui résulte d’un bavardage sans vérité.

L’écriture est une manière de sortir de ce bavardage ; mais ce bavardage est une sorte de fond d’où se détache l’écriture, à condition que l’échange de paroles – l’entretien- ait lieu sur le fond d’une réserve – réserve de la part du compagnon :

« Quand tout cela avait-il commencé ? Cela durait, cela ne commençait pas. Cela ne durait pas, c’était seulement sans fin. Pourquoi, quel que fût le point d’où je partais, arrivais-je nécessairement au même point, là où j’étais ? Et là où j’étais, je ne pouvais douter que ce fût, lorsque nous nous entretenions, là où il se tenait sur la réserve ». (91-92)

Cette réserve dont il est question de nouveau p. 123, est une condition nécessaire pour que se produise le détournement de soi. Ce détournement ne peut se produire que dans l’écriture, non dans la parole Je/tu, il est en même temps une condition de l’écriture :

« Il ne me presse pas, ce n’est pas un adversaire, il ne s’oppose pas à moi, c’est pourquoi je ne puis me défendre en combattant, le combat n’est même pas ajourné, il est lui-même l’ajournement incessant du combat. Et, d’une

⁶ A.-L. SCHULTE-NORDHOLT, *Maurice Blanchot, L’écriture comme expérience du dehors*, Droz, 1995. L’auteur interprète les relations entre le narrateur « je » et le compagnon « il » de *Celui qui ne m’accompagnait pas* comme la mise en scène de la relation écrivain-lecteur. (p. 312-326).

⁷ M. BLANCHOT, *La communauté inavouable*, Paris, Éditions de Minuit, p.25.

certain manière j'en suis heureux, parce que, là où je suis, la réserve m'oblige à me réserver moi-même et sa complicité infinie s'y prête au point que je ne me laisse pas seulement détourner de moi, mais que je suis tout entier ce détournement infini ».

Nous abordons maintenant la dernière étape : le passage à la troisième personne :

« N'était-ce pas là-bas, dans l'extrême détresse qui n'est même pas celle de quelqu'un, que m'avait été offert le droit de parler de moi à la troisième personne ? » Et un peu plus loin (p. 128) : « Je pense qu'il me faut écrire. (...) Il me semble que si j'écris, c'est moi qui écrirai : je lierai mon compagnon à moi de telle sorte qu'il ne s'approchera que de moi et que ce qui doit rester inconnu restera préservé. Ainsi se refermera cet espace qu'a ouvert son allusion. Il y a dans cette fissure un danger que je ne comprends pas pleinement, un danger qui n'est pas seulement mortel, qui tient plutôt la mort en échec, qui est peut-être la mort, mais tenue en échec ».

Pourtant, l'écriture a affaire aux paroles : paroles à pacifier, paroles qui pressent en un murmure incessant :

« Alors, en ces instants, c'est le besoin de pacifier ces paroles, de suspendre un moment leur vol agité à travers la maison, de les ramener aussi à elles-mêmes en les soustrayant à la fièvre terrestre, qui m'obligeait à me demander si je ne devais pas écrire – maintenant. » (133).

Le projet d'écrire qui semble exiger le renoncement à s'adresser à l'autre comme « Toi » :

« Peut-être l'idée que je dois les (ie. les paroles) sauver de ce manque d'intimité appartient-elle aussi au projet d'écrire, idée que j'ai pu avoir autrefois, à laquelle, sans doute inutilement, j'ai sacrifié mon droit à appeler autrui et à lui dire toi ».

« Sauver les paroles du manque d'intimité » : c'est effectivement un des objectifs ou l'un des effets possibles de l'écriture littéraire, ce qui me fait dire que le commentaire de Celan par Moses n'est pas « faux »...

Le renoncement à l'appel d'autrui, l'autre, le « tu », peut-être inutile ou du moins son excès peut l'être, mais il permet l'ouverture d'un espace impersonnel, l'émergence du « Il ».

Les paroles insistent, devenant une sorte d'essaim bourdonnant autour du projet même d'écrire :

« Et sans doute ce qu'elles peuvent demander de moi, n'a aucun rapport avec l'idée d'écrire, c'est plutôt elles qui, en moi, désirent s'inscrire comme pour me permettre de lire sur moi-même comme sur ma tombe le mot de la fin, et il est vrai que, pendant ces moments nocturnes, j'ai le sentiment de pouvoir ainsi me lire, lire dangereusement, bien au-delà de moi jusqu'en ce point où je ne suis plus là, mais quelqu'un est là ».

Ce passage énigmatique suggère que l'essaim de parole se manifeste à partir du projet d'écrire, mais en sont indépendantes : elles font pression pour que, l'écriture advenue, l'écrivain puisse se lire : je ne suis plus là, mais c'est l'écrivain qui peut devenir lecteur de lui-même, au prix de la mort du Je personnel. Cet essaim possède lui-même une sorte d'impersonnalité :

« Je les vois toutes, jamais l'une en particulier, jamais une seule dans la familiarité s'un regard non divisé et, si je veux quand même en fixer une à part, c'est une terrible présence impersonnelle qu'alors je regarde... » (142-143)

Et, toujours à propos des « paroles » :

« Au près d'elles je suis comme un homme qui déjà trop longtemps s'est maintenu sur les eaux et qui voit venir à sa rencontre ce qui lui semble être le corps d'un noyé... » (144).

Ce passage évoque de nouveau le *Bateau ivre* :

« Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème

De la Mer, infusé d'astres et lactescent,

Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême

Et ravie, un noyé pensif parfois descend ; »

Mais enfin, il est nécessaire de rompre le cercle :

« Le cercle qu'elles (toujours les paroles) forment autour de moi, c'est au dehors qu'il m'enferme et cependant toujours encore en moi-même. Il est infini et, à cause de cela, j'y étouffe ; on ne peut qu'étouffer dans l'infini, mais j'y étouffe lentement, infiniment. Ce cercle, dont je me croyais seulement le centre, je l'emplis déjà tout entier [...] Le sentiment qui me reste : je ne céderai pas, je ne puis autrement.

Etrange impression de jour dans ce sentiment, non pas celui d'un espoir quelconque, mais de la direction juste, de la confiance qui ne s'altère pas, de l'affirmation qui persiste : j'irai de ce côté, jamais d'un autre ». (144-145)

D'une certaine manière s'ouvre alors la possibilité (tentation ?) de ne plus parler :

« Maintenant tout est bien, il ne te faut plus parler » (146).

Faut-il ou non sortir de la réserve ?

En fait le renoncement total aux paroles est impossible, l'écriture ne peut se constituer que sur ce fond sans fond mais en « réduisant » la pression du cercle : le je s'adresse de nouveau au il : « J'ai pensé qu'il y avait trop de paroles entre nous » (153). Et effectivement, lorsque le Je commence à écrire, le compagnon ne peut rien faire pour lui (p. 161) : « Est-ce que vous ne voulez pas m'aider à présent ? » ... et la réponse du IL : « Je ne puis vous aider. Vous le savez, je ne puis rien faire ». Je fus, par cette parole, comme chassé de ma place... » (... qui fait écho au « cloué surplace » ?)

Commence alors pour le je, une sorte de plongée dans une « méditation puissante » qui s'ouvre finalement sur un sourire :

« Etant toujours au sein de la méditation puissante qui m'enveloppait, je m'aperçus que mes yeux étaient ouverts sur quelque chose que je ne saisis pas d'abord, un point, non pas un point, mais un épanouissement, un sourire de l'espace tout entier (...) un sourire libre, sans entrave, sans visage qui à partir de cette absence rayonnait doucement... C'était le tranquille sourire de personne, qui ne visait personne et près duquel on ne pouvait séjourner près de soi, non pas un sourire impersonnel et peut-être même pas un sourire, la présence de l'impersonnel, l'acquiescement à sa présence... » (167-169).

Dès lors le moi du narrateur se divise en Je et Tu, s'opposant au Il, sur un fond de réserve impersonnelle, le rappelant, mais dès lors c'est une autre Il, et sans doute la nécessité d'un autre écrit pour celui qui est devenu écrivain.

J'ai tenté de restituer le mouvement que l'écriture de Blanchot tel que lui-même le présente dans cet écrit ; ce mouvement qui ouvre le cercle de la parole pour rendre possible l'écriture. Nous avons noté au passage les diverses sortes d'impersonnel qui sont rencontrés dans ce processus : l'impersonnel du quotidien, l'impersonnel des paroles, l'impersonnel de la réserve (les deux sortes de « IL » et enfin l'impersonnel ouvert par la méditation écrite –ici nommée le sourire : sourire des anges du Bernin, de l'ange de Reims ou des bouddhas du musée Guimet...

Levinas note avec justesse qu'il ne s'agit ni de l'impersonnel au sens de l'universel de la démonstration rationnelle, ni de l'impersonnel de l'éternité :

« Ce n'est pas l'impersonnel de l'éternité, mais l'incessant, l'interminable, recommençant sous la négation qu'on puisse en tenter. Situation que Blanchot rapproche de la mort⁸ ».

Mais revenons à la position de l'homme dans la langue : pour les linguistes, depuis Saussure, la langue est porteuse de la dimension impersonnelle du langage et ce que Saussure nomme parole et Benveniste Discours se caractérise par l'inscription du sujet dans la langue. C'est ainsi que Stéphane Moses interprète la démarche de Celan dans le texte que j'ai cité : le sujet

⁸ E. LEVINAS, « le regard du poète », 1956 dans *Monde Nouveau*, n° 98 repris dans *Sur Maurice Blanchot*, Fata Morgana (2004).

se constitue en s'appropriant la langue impersonnelle qui s'impose à lui du dehors. Or, le passage que j'ai cité de Celan me permet de développer ceci : Celan a refusé le dialogue effectif avec Adorno qui se serait limité à un échange entre un Je et un Tu personnels, porteurs d'une identité propre. Le fait de passer directement à l'écrit rompt le cercle des paroles intersubjectives pour passer à un niveau impersonnel, ce niveau ouvrant lui-même, non pas sur une Vérité universelle impersonnelle de type philosophique, mais sur l'Impersonnel de Personne avec un P majuscule : personne ne garantit la vérité des paroles ici échangées. Celan fait précisément œuvre d'écrivain en substituant le « il » à « Je », comme Blanchot le notait à propos de Kafka⁹ :

« Ici, la littérature s'annonce comme le pouvoir qui affranchit, la force qui écarte l'oppression du monde, ce monde ' où toute chose se sent serrée à la gorge' », elle est le passage libérateur du 'Je ' au 'Il' ... ».

Et ceci :

« L'art n'est pas la religion, ' il ne conduit même pas à la religion', mais, au temps de la détresse qui est le nôtre, ce temps où manquent les dieux, temps de l'absence et de l'exil, l'art est justifié, qui est l'intimité de cette détresse, qui est l'effort pour rendre manifeste par l'image, l'erreur de l'imaginaire et, à la limite, la vérité insaisissable, oubliée, qui se dissimule derrière cette erreur ». (101)

« Il (l'art) décrit la situation de celui qui s'est perdu lui-même, qui ne peut plus dire ' moi', qui dans le même mouvement a perdu le monde, la vérité du monde, qui appartient à l'exil, à ce temps de la détresse où, comme le dit Hölderlin, les dieux ne sont plus ou ils ne sont pas encore ». (89)

Le texte de Celan s'inscrit complètement sur cette position : le refus du dialogue mondain lui a ouvert la possibilité d'une écriture du « désastre ».

De même la mise en écriture de ce renoncement au Je par Blanchot permet de repenser les rapports du sujet au langage. D'une part en complexifiant la question des rapports langue/langage et, d'autre part en mettant en scène dans d'autres textes, des rapports tragiques et douloureux entre le sujet et le langage.

En effet, la langue n'est jamais tout entière du côté de l'impersonnel ; de même la parole n'est jamais parfaitement subjective. Blanchot, bon lecteur de Hegel, devait connaître ce passage de l'*Encyclopédie* qui, déjà, complexifie la relation :

« Nous n'avons savoir de nos pensées – nous n'avons des pensées déterminées, effectives – que quand nous leur donnons la forme de l'objectivité, de l'être-différencié, d'avec notre intériorité, donc la figure de l'extériorité, et, à la vérité, d'une extériorité telle qu'elle porte, en même temps, l'empreinte de la suprême intériorité. Un extérieur ainsi intérieur, seul l'est le son articulé, le mot¹⁰ ».

La langue n'est donc pas ce milieu purement impersonnel tel que le pense Bergson : elle est l'extériorisation d'une série illimitée d'usages personnels ; et la pensée la plus intime ne peut se constituer qu'en s'extériorisant dans ce milieu déjà prêt à la recevoir.

Maurice Blanchot comme écrivain travaille avec et sur l'impersonnel de la langue en oscillant entre un impersonnel subi (la langue, la rumeur de la parole, le ON et un impersonnel assumé et recherché par le travail d'écriture : exigence radicale, qu'il met en scène par l'écriture elle-même dans ses textes de « fiction », démarche qu'il appuie théoriquement dans les textes critiques qui résultent de sa position de lecteur-écrivain. L'impersonnel recherché n'est pas le

⁹ M. BLANCHOT, *L'espace littéraire*, « Kafka et l'exigence de l'œuvre », p. 86 et 89, Folio essais, Paris, Gallimard, 1988.

¹⁰ F. HEGEL, *Encyclopédie, La philosophie de l'Esprit*, trad. Bernard Bourgeois, Vrin, p.560.

Silence, l'invisible, l'ineffable ; il s'agit de travailler et de faire travailler la langue pour l'ouvrir ou pour indiquer comment le sujet – parlant ou écrivant est « pris dans le langage ». Un passage de *Thomas l'obscur*¹¹ – et même l'ensemble de cet œuvre illustre les rapports du sujet au langage – Thomas est en train de lire :

« Il s'aperçut alors de toute l'étrangeté qu'il y a à être observé par un mot comme par un être vivant, et non seulement par un mot, mais par tous les mots qui se trouvaient dans ce mot, par tous ceux qui l'accompagnaient et qui à leur tour contenaient en eux-mêmes d'autres mots, comme une suite d'anges s'ouvrant à l'infini jusqu'à l'œil de l'absolu. » (44).

Le texte de MB se poursuit ainsi :

« Pourtant il ne cessa pas de vouloir s'emparer du texte. Avec une terrible obstination il refusa de retirer son regard, croyant encore être le lecteur profond de mots inépuisables, alors que les mots s'emparaient déjà de lui et commençaient de le lire. A cet instant il se sentit pris dans un corps à corps absurde, mordu par une dent pleine de sève, pétri par des mains intelligibles. Il entra avec son corps vivant dans les formes anonymes des mots [...]. Dans l'état incompréhensible où il se trouvait, alors que le mot Il et le mot Je montaient sur lui comme de gigantesques cafards et, juchés sur ses épaules, commençaient un interminable carnage, il reconnaissait le travail de puissances indéfinissables qui, âmes désincarnées et anges des mots, l'exploraient ». (45).

Jacques Lacan cite longuement ce passage du texte dans son séminaire de 1961-1962 *L'identification* (dans le dernier séminaire de cette série datant du 26 juin 1962). Mais c'est dans un autre texte de Lacan que l'on trouve un écho de ce combat du sujet avec le langage : il s'agit du texte d'une conférence prononcée le 16 mai 1956 à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Freud¹² : après avoir indiqué les apports positifs de Freud dans la sphère des sciences humaines qui « concerne l'ordre du langage, la linguistique », Lacan dit ceci : « la psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet. Dans la perspective freudienne, l'homme, c'est le sujet pris et torturé par le langage ».

J'ai essayé de montrer que le travail de l'écriture, celle de Blanchot, celle de Celan et sans doute une bonne part de l'écriture littéraire contemporaine, résulte de ce rapport difficile avec le langage. Le rapport agonistique des pronoms constitue un exemple privilégié des rapports des personnes – dans tous les sens du mot - avec l'Impersonnel sous ses diverses manifestations.

L'écriture, je l'ai juste évoqué ici, a affaire à la mort, c'est pourquoi elle ne peut assurer de salut : le saut hors de la parole, la rupture du cercle des paroles ne garantit pas d'échapper à la folie ni à la mort ; mais elle peut ouvrir la possibilité du sourire impersonnel...

François Dutrait, Juin 2010.

-

¹¹ M. BLANCHOT, *Thomas l'obscur*, Première version, 1941, Gallimard, 2005.

¹² J. LACAN, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, « Conférence : Freud dans le siècle », Seuil, 1981, p. 263 sq.

